

Anéantir l'autre : un programme vieux comme l'humanité ?

De l'Ancien Testament à la révolution bolchevique, de la Vendée à la Shoah, le génocide n'apparaît pas comme une exception, mais souvent comme un moyen ordinaire des guerres, voire leur but. Loin de ses modèles - Machiavel, Montaigne et le libéralisme - Eric Werner explore les causes et les fins de la guerre d'extermination totale. Une réflexion bouleversante sur la violence extrême, qui accompagne l'humanité comme son ombre. Il a enseigné la philosophie politique à l'Université de Genève et est l'auteur d'essais marquants sur les voies et les paradoxes du pouvoir dans la société moderne : L'Avant-guerre civile et L'Après-démocratie aux éditions L'Age d'Homme, La Maison de servitude et Portrait d'Eric chez Xenia.

Avec De l'extermination, on campe à mi-chemin entre la guerre sainte et la guerre raciale. Mais les guerres raciales tendent aisément à se muer en guerres saintes. Comme, réciproquement aussi, les guerres saintes en authentiques guerres raciales. Il est évident en particulier que la prétention à incarner à soi seul l'humain rend plus ou moins inévitable qu'on en vienne à considérer tout adversaire, réel ou potentiel, comme incarnant de son côté l'inhumain. Il incarne l'inhumain, donc il ne saurait en principe s'attendre à bénéficier du même traitement que celui dont bénéficient les humains...

(...) les guerres contemporaines sont toutes, peu ou prou, génocidaires. L'état sauvage y contribue, mais aussi la civilisation. L'extrême bêtise, mais aussi l'intelligence la plus déliée. La férocité innée ou acquise, mais aussi les nouvelles possibilités offertes par la technique. L'extermination se incline au présent, mais aussi au futur. Chacun sait que les Américains n'excluent plus aujourd'hui d'utiliser certaines catégories d'armes nucléaires (les *mini-nukes*) en première frappe. Il en ira donc demain des armes nucléaires comme il en va aujourd'hui des armes chimiques (défoliants, uranium appauvri, etc.). Jusqu'ici on ne faisait que menacer de les utiliser: c'est ce qu'on appelait la dissuasion. Désormais, on ne passera même plus par la dissuasion. Les armes nucléaires sont des armes comme les autres. On les utilisera quand on aura besoin de les utiliser.

Bref, plus j'y pense, plus je me dis que l'extermination n'est pas extrinsèque à la guerre mais au contraire intrinsèque. On ne peut pas tout mettre sur le même plan, me dira-t-on. À mon avis oui, justement: on le peut très bien. Il est même nécessaire de le faire. Clausewitz vivait en un temps où l'on reconnaissait encore l'existence de certaines limites. Aujourd'hui, il n'y a plus de limites. On le voit bien sur la scène interétatique, mais aussi intraétatique. Aucun pays n'est à l'abri. On dit volontiers, pour se tranquilliser peut-être, que certaines guerres civiles particulièrement atroces, guerres se déroulant pourtant à nos portes, à quelques heures à peine d'avion, appartiennent au passé. Et si elles étaient au contraire notre avenir ? Notre très proche avenir ?

(...) Clausewitz précise et complète sa définition initiale en disant que «*la guerre est (...) un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté. (...) La violence (...) est donc le moyen; la fin est d'imposer notre volonté à l'ennemi.*»

D'imposer notre volonté à l'adversaire, et non par conséquent de l'exterminer. La politique se sert de la guerre comme d'un moyen visant à réduire l'adversaire à merci, à le contraindre à exécuter notre volonté. Il n'y a pas place ici pour la notion de génocide. La guerre, telle que la conçoit Clausewitz, s'inscrit dans l'horizon de la lutte hégélienne pour la reconnaissance, avec pour objectif la conclusion d'un pacte d'esclavage: je te garantis la vie sauve, mais en contrepartie tu acceptes d'exécuter ma volonté.

Il ne faut pas confondre la guerre d'extermination avec la guerre totale. La guerre d'extermination est par elle-même extérieure à la définition clausewitzienne de la guerre. Ce n'est pas le cas, en revanche, de la guerre totale. Par guerre totale, on entend d'ordinaire celle résultant de l'utilisation de moyens ne se limitant pas à prendre pour cibles les forces armées ennemies, mais également les populations civiles. «Ainsi surgit le concept de zone d'anéantissement, créée par l'acier, le gaz, le feu ou d'autres moyens, y compris par des interventions politiques ou économiques. Dans ces zones, il n'existe plus de facto de distinction entre combattants et non-combattants. Dans la guerre totale, chaque ville, chaque usine est une place fortifiée, chaque navire de commerce est un navire de guerre, chaque denrée alimentaire est de la contrebande, chaque mesure active ou passive a un sens militaire¹.»

La guerre totale s'inscrit donc très clairement en rupture avec le droit de la guerre européen traditionnel, fondé sur la distinction entre militaires et civils, combattants et non-combattants. Mais elle n'est pas pour autant et de ce fait même extérieure à la définition clausewitzienne de la guerre («acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté»). Elle peut au contraire apparaître comme un moyen particulièrement approprié pour réduire l'adversaire à merci, le contraindre à exécuter notre volonté (qui veut la fin veut les moyens).

Tel fut le cas, par exemple, du blocus de la faim instauré contre les puissances centrales au cours de la Première Guerre mondiale, blocus qui se prolongea jusqu'en 1920 et causa la mort de plusieurs centaines de milliers d'enfants allemands. On peut juger cette stratégie extrêmement inhumaine (comme le relève le géopoliticien Jordis von Lohausen, elle marque la fin de l'ère de la guerre civilisée, celle du soldat contre le soldat), mais elle n'est pas par elle-même ou intrinsèquement contraire à la définition clausewitzienne de la guerre. Car ces centaines de milliers de morts n'ont assurément pas été voulus pour eux-mêmes. Ils n'ont été voulus que pour faire pression sur le gouvernement allemand et le contraindre à se plier aux conditions de paix alliées. Tel était l'objectif des alliés (et le seul).

Même remarque à propos des bombardements de zone contre les villes allemandes au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Ces bombardements ont causé d'innombrables souffrances, un nombre considérable de victimes (selon les estimations, entre 135'000 et 250'000 pour le seul bombardement de Dresde, les 13 et 14 février 1945), mais d'eux non plus on ne saurait réellement dire qu'ils aient été voulus pour eux-mêmes. Comme l'expliquaient les responsables alliés de l'époque, ces attaques aériennes avaient pour but de priver l'ennemi du moyen ou de la volonté de continuer la guerre, autrement dit de l'obliger à capituler. On reste donc, là encore, dans le cadre de la guerre clausewitzienne.

En revanche, lorsque Roosevelt déclare, au cours d'un entretien avec Churchill: *«Il faut que nous soyons très sévères avec l'Allemagne, et je ne parle pas seulement des nazis, mais du peuple allemand. Ou bien il faut les châtrer, ou bien leur faire passer l'envie de se multiplier pour assurer la continuité de ce qu'ils ont entrepris»*, ou encore lorsque Morgenthau, le ministre des finances de Roosevelt, fait adopter par les Anglo-américains son fameux plan visant à reconverter l'économie allemande en une économie uniquement d'agriculture et d'élevage (ce qui se serait traduit, si l'on était passé à l'acte, par la condamnation à mort de 40% de la population), on change ici complètement de registre. L'objectif n'est plus ici simplement d'imposer sa volonté à l'adversaire (ou de le priver du moyen ou de la volonté de continuer la guerre), mais bel et bien de le rayer purement et simplement de la carte. Or, encore une fois, une telle idée est étrangère à Clausewitz.

¹ Ernst Jünger, *Le Travailleur*.

(...) le tribalisme, au moins sous la forme qu'il revêt à notre époque, s'apparente lui aussi, d'une certaine manière, à une pathologie de la promiscuité. C'en est même, si l'on y réfléchit, une expression privilégiée. On prétend volontiers qu'une bonne stratégie de lutte contre le racisme consiste à travailler autant que faire se peut au *rapprochement* des humains entre eux et à faire en sorte qu'ils aient le plus d'occasions possibles de se côtoyer et de *communiquer* entre eux. On fait l'éloge de l'empathie, etc. Or, comme le relève Baudrillard (...) «*le racisme n'existe pas tant que l'autre est Autre, tant que l'Étranger reste étranger. Il commence d'exister lorsque l'autre devient différent, c'est-à-dire dangereusement proche. C'est là que s'éveille la velléité de le tenir à distance*².» En sorte, pourrait-on dire, que le racisme progresse en proportion même du raccourcissement des distances en tous genres séparant les humains les uns des autres et de l'accroissement corrélatif du nombre d'occasions qui leur sont offertes de *communiquer* entre eux. Plus le même tend à se rapprocher de l'autre (et l'autre du même), plus nécessairement aussi les frictions ont tendance à se multiplier entre eux, s'alimentant, comme le souligne encore Baudrillard, «*des plus petites différences dans l'ordre des signes*».

(...) Le racisme n'est donc nullement, comme on l'entend souvent dire dans les médias, divers ouvrages d'endoctrinement, etc., allergie à l'autre (en tant qu'autre, mais allergie à l'autre en tant qu'il en vient à ressembler de plus en plus au même. Au presque semblable, donc. Il est moins lié à la séparation des races (*apartheid*) qu'à la tendance, propre à notre époque, à l'abolition de toute séparation dans ce domaine. Il est le produit même de la contiguïté interethnique, telle qu'elle tend aujourd'hui à s'imposer dans de larges régions de l'hémisphère Nord, en même temps que d'un monde où les humains apparaissent de plus en plus comme interchangeable (que ce soit au niveau de leurs modes de vie et de consommation, des musiques qu'ils écoutent, des stéréotypes auxquels ils se conforment, des idéologies qu'ils ingurgitent, etc.).

² Jean Baudrillard, *La transparence du mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*.

